

L'EROTISME DANS LA NOUVELLE HELOISE DE J.-J. ROUSSEAU

De nos jours, le mot 'érotisme' est chargé d'une ambiguïté telle qu'il est souvent malaisé et même hasardeux de l'employer. Les meilleurs dictionnaires contemporains le définissent succinctement comme étant un amour essentiellement maladif ou un goût maladif pour tout ce qui concerne l'amour. Or, les rapports entre l'érotisme et l'amour ne peuvent reposer que sur de pures contingences. Dans les dictionnaires plus anciens, les définitions du phénomène érotique semblent se rapporter plus directement à un des grands courants littéraires du XVIII^e siècle en ce qu'elles le donnent comme un amour sensuel, un goût pour les satisfactions sexuelles, sous la forme du libertinage tel qu'on le trouve dans l'oeuvre d'un Crébillon fils aussi bien que dans celles de beaucoup d'autres, tant écrivains que peintres ou artistes divers.

Les Grecs de l'Antiquité disposaient de deux termes pour désigner l'attachement et l'affection entre les êtres: philia ou l'amitié en général et éros qui correspondait aux relations entre personnes du même sexe ou de sexe différent. Le concept d'éros remonte à Platon et à sa philosophie de la vie; il en constitue le pivot, bien que le disciple de Socrate ait aussi puisé aux sources des mystères orphiques et iraniens. Selon ces derniers, l'homme porte en lui une étincelle divine qui vit dans son corps sous la forme de l'éros et qui n'aspire qu'à retourner à son état divin antérieur. Ce qui est beau et bon pour les sens enflamme un appétit pour une beauté et une bonté qui transcende les sens; Eros assure la liaison entre ce qu'ils perçoivent et ce qui les dépasse; dans le phénomène du Beau, il affectionne tout particulièrement la beauté de l'âme et tend vers une valeur plus haute, ultimement divine, pour l'amour de sa propre perfection. Manifestement, toute la tendance de l'éros est secrètement inspirée par l'amour-propre, bien qu'il puisse s'efforcer d'échapper à la sensualité. La jouissance de la beauté et celle de la bonté ne représentent qu'un moyen par lequel l'âme s'élève aux valeurs supérieures avant d'accéder finalement au bien suprême. La théorie platonicienne de l'éros est très importante car elle reconnaît un trait fondamental de la vie morale de l'homme, nommé la transcendance de l'emprise des sens par l'effort tendu de l'être vers des valeurs spirituelles. Ni la sexualité, ni l'éros ne suffisent à rendre deux êtres parfaits, selon les vues chrétiennes subséquentes, à moins que l'agapè (terme peu employé par les Grecs païens eux-mêmes), autrement dit l'amour divin, ne répare en eux les défauts humains; car tous deux sont par nature sujets à l'amour-propre et celui-ci dégénère en égoïsme, s'il n'est pas corrigé par la peur et l'amour de Dieu. On discerne indubitablement une certaine préfiguration de l'idée chrétienne de l'amour dans l'éros platonicien qui contient en effet une sorte de pressentiment de cet amour de Dieu. Eros trouve son origine dans l'attrait exercé par les images du Beau qui travaillent l'imagination humaine dès l'enfance. Mais le rapport entre l'éros et l'amour est toujours vulnérable et sujet à révo- cation. Selon Saint Paul, tout amour humain, dans la mesure où il est inspiré par l'éros, s'achemine tôt ou tard vers la crise ou cesse d'être.

Exalté d'une part, vilipendé de l'autre, sauf dans les strictes limites de la consé- cration par le mariage, sommairement condamné sous les noms de luxure, impudicité, dé- bauche, et j'en passe, l'amour humain est fatalement devenu une source inépuisable de problèmes pour les hommes et les groupements sociaux du monde occidental.

Selon Claude Elsen, on ne peut se contenter de distinguer l'instinct sexuel (qui tend seulement à la perpétuation de l'espèce) des autres instincts de l'homme et il propose la définition suivante de l'érotisme, à son sens, bien compris:

La connaissance de cet instinct sexuel détaché de ses fins "naturelles" les plus élémentaires, ses manifestations, son mécanisme, leur insertion dans le comportement moral, sentimental, spirituel et dans le destin même de l'homme, tout cela... compose ce que l'on entend ici par l'érotisme...¹

C'est au prix d'une extrême et complaisante simplification de langage qu'un tel vocable peut désigner et définir des aspects correspondant aussi bien au délire de l'ima- gination, qu'au sentiment amoureux et qu'au désir sexuel exacerbé ou non. L'homme érotique présente donc, toujours selon le même auteur, un visage à facettes multiples et dont les reflets se retrouvent dans les personnages mythiques de Casanova, de Don Juan, de Saint-Preux et de Werther, ces deux derniers descendant en droite ligne de Tristan, leur archétype commun.

Dans un chapitre entièrement consacré à la Nouvelle Héloïse, Denis de Rougemont sou- ligne cependant que, à strictement parler, le roman de Rousseau, s'il s'y apparente, ne ressuscite pas complètement le mythe de l'amant d'Iseut mais en ravive l'esprit, un état spirituel d'heureuse mélancolie créé par les troubadours et leurs émules, reprise ensuite

par Pétrarque.²

Existe-t-il un érotisme rousseauiste? Si, comme il le semble, il y en a un, quel est-il et en quoi consiste-t-il? Je me propose d'essayer de répondre ici à ces questions.

Il paraît bien évident que Rousseau ne fut pas imbu, pas plus que Pétrarque à la fin de sa vie, d'une "religion" de l'amour. Mais son âme ardente révèle non seulement des rapports étranges (quasi freudiens avant l'heure) entre les sens et l'esprit, mais encore une corrélation étroite de sa sexualité avec la fécondation de la Nouvelle Héloïse en particulier, livre qui, non moins que le reste de son oeuvre, a contribué à tracer le chemin de la littérature romantique, à travers les bouleversement de l'ère révolutionnaire nouvelle. Si le cri du coeur de Rousseau a été "aime, et fais ce que tu veux", Pierre Trahard fait remarquer que:

L'instinct naturel, le désir aveugle, l'inclination, qui participe à la fois du sentiment et de la sensation, l'amour presque mystique, exercent sur lui un redoutable empire. Il en résulte une souffrance d'autant plus grande que la timidité contrarie les jeux de l'imagination; la voie est douloureuse, qui mène de ³l'amour bestial à l'amour pur par les épreuves du péché et de la rédemption.

Il suffit, en effet, de se reporter aux livres des Confessions, surtout les premiers, pour constater combien de curiosités assez malsaines de Jean-Jacques, combien de ses convoitises restent inassouvis dans les longs intervalles entre les moments de jouissances furtives mais si décisives, au cours desquels il est fouetté par Mlle Lambergier, tremble sous la caresse de Mlle Vulson, étouffe devant Goton qu'il veut aimer "en Turc, en furieux, en tigre". Ce n'est qu'après avoir traversé les aventures équivoques de l'enfance et de l'adolescence, qu'il reçoit enfin l'initiation tardive qui le fait s'écrier:

Douces voluptés, pures et vives, sans aucun mélange de peines. Ce sont les premières et les seules que j'aie ainsi goûtées; et je puis dire que je dois à Mme de Larnage de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir.⁴

Mais ses enivrements et désirs ne sont que par trop passagers et ne ressemblent en rien à l'Amour: doué d'un tempérament aussi ardent que timide, il aime trop et se montre incapable de jouir bien longtemps, ce qui fait que ses amours, d'abord nobles puis graduellement plus ancillaires, restent en général presque platoniques. Les amours vénales qui s'offrent à lui lors de son séjour à Venise, par surcroît, n'ont que le don de lui inspirer de la répugnance mêlée de frayeur que même les appâts d'une Zulietta "enchanteresse" ne parviennent pas à vaincre, bien qu'il admette à ce sujet que "jamais si douce jouissance ne s'offrit au coeur et aux sens d'un mortel" (p. 190). Vertueux malgré lui, il languit; tenté, il succombe pour ensuite renoncer non moins soudainement. Partout le même processus se répète; aux Charmettes, Mme de Warens, qu'il aime trop, n'excite pas sa convoitise et, une fois très habilement devenue sa maîtresse, elle n'est néanmoins pour lui, qui n'avait pas connu sa mère, tour à tour enfant et adolescent délaissé, qu'une "maman" considérée avec une tendresse et une affection telles qu'elles obnubilent sa sexualité. Quand Thérèse Levasseur devient sa compagne, Rousseau alors âgé de 31 ans ne voit bientôt plus en elle qu'une "soeur" qui, de son propre aveu, lui fournit une consolation, sans plus. Ce n'est qu'à l'âge d'homme mûr, que réfugié loin du monde à l'Ermitage, Jean-Jacques éprouve l'amour total et violent qui, bien que maladroit, balaie toutes ses aventures antérieures lorsqu'il fait la connaissance de Mme d'Houdetot, belle-soeur de Mme d'Epinau et maîtresse de Saint-Lambert. Le moment était propice, en effet. De son propre aveu, les souvenirs, les aspirations profondes de son coeur, tous les élans irrépressibles de sa sensibilité avaient pris possession de son être, dans la solitude de ce séjour champêtre:

Dévoré du besoin d'aimer, sans jamais l'avoir bien pu satisfaire, me voyais atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu... Il me semblait que la destinée me devait quelque chose qu'elle ne m'avait pas donné... Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante pour laquelle j'étais né... (p. 305)

Abandonnant ses projets de travaux les plus austères, c'est en se livrant, en s'ouvrant à la création littéraire, que Rousseau se dédommage de la vie, par l'évasion romanesque qui se concrétise dans son coeur comme dans son esprit:

L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères, et ne voyant rien d'existant qui fut digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon coeur... je me figurais l'amour, l'amitié, les deux idoles

de mon coeur sous les plus ravissantes images...j'imaginai deux amies...je donnais à l'une un amant dont l'autre fut la tendre amie...épris de mes deux charmants modèles, je m'identifiais avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'était possible, mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais. (pp. 306 and 308)

C'est ainsi que sont nés Saint-Preux, Claire et surtout Julie, bonne, vertueuse mais faible et sensuelle; la forme épistolaire adoptée par leur créateur pour exprimer la passion des amants n'a pas manqué de piquer l'attention d'un critique aussi peu favorable que C.-A Fusil qui remarque très judicieusement, à mon sens, que, à quarante-cinq ans:

...c'est son érotisme de tout jeune homme qu'il satisfait en proses enflammées pour la plus grande volupté de lectrices déjà mûres, qui ne se sont pas encore consolées, elles non plus, de n'avoir pas rencontré jadis le Saint-Preux de leur rêve.⁵

Nous retrouvons le même terme, celui d'érotisme, sous la plume moins sarcastique de Victor Margueritte, auteur qui s'est donné pour tâche d'écrire une sorte de "Vie amoureuse" de Jean-Jacques et qui, avec plus de mesure et de sympathie, déclare dans l'avant-propos de son livre:

C'est de la sorte qu'en étudiant Rousseau, coeur plein de contradictions obscures et de vérités éblouissantes, et en l'étudiant non point avec froideur comme une pièce anatomique, mais avec la pitié et le respect que méritent tant de grandeur et de misère toujours vivantes, j'ai été amené à me passionner, également pour sa double, inséparable personnalité: l'homme dont les tristes amours, si prosaïques qu'elles furent des premiers émois de l'adolescence aux feux languissants du déclin, demeurent, sous le voile magnifique du style, le roman de l'Érotisme imaginaire, - et le citoyen...⁶

Il me semble significatif que ces deux critiques de Rousseau (dont les vues sur ce dernier sont presque diamétralement opposées) s'accordent pour désigner sans équivoque possible par "érotisme" ce que la grande majorité de leurs collègues nomment, faute de mieux, "passion", autrement dit amour ou affection très vive et parfois impétueuse, termes vagues et généraux, souvent interchangeables ou susceptibles d'être combinés en "amour-passion", tous beaucoup moins concrets, à mon avis, en ce qu'ils ne font pas sentir aussi pleinement les nuances subtiles du phénomène amoureux; l'érotisme implique en outre trop fréquemment l'idée de licence, de libertinage, d'impudeur et de cynisme, vue écoeurée et écoeurante en général, qui reste étrangère, et on ne saurait trop le souligner ici parce qu'il est souvent bien plus commode de l'oublier complètement, au monde oriental.

D'autre part, Rousseau lui-même semble donner raison aux deux auteurs cités plus haut lorsqu'il avoue écrire les lettres de son roman "dans d'érotiques transports". (Les Confessions, p. 314) Mais le rêve rejoint la réalité, car si Saint-Preux n'est autre que Jean-Jacques, le personnage de Julie représente une synthèse des femmes qu'il a connues, qu'il a aimées et à peine possédées, surtout Mme d'Houdetot qui, par scrupule envers Saint-Lambert, se refuse finalement à succomber à ses avances si pleines des fameux "transports."

L'homme érotique est un être sensuel, sensible, surtout aux images, un visuel, et l'on trouve ce trait essentiel en Saint-Preux dès l'ouverture du roman, dans sa première lettre à Julie, à laquelle il se déclare parce que "ses attraits avaient ébloui ses yeux" et qu'alors, selon ses paroles:

...pourquoi n'oserais-je pas imaginer dans nos coeurs ce même concert que j'aperçois dans nos jugements? Quelquefois nos yeux se rencontrent, quelques soupirs nous échappent en même temps; quelques larmes furtives...O Julie! si cet accord venait de plus loin! Si le ciel nous avait destinés!⁷

C'est d'ailleurs dans un cadre et une atmosphère dignes de Diderot que, sous le manteau de l'innocence naïve, c'est à dire naturelle selon Rousseau, de la jeunesse non encore entachée des préjugés du monde, le précepteur confie "sans détour" à son élève combien:

Dans ces jeux que l'oisiveté de la soirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles...Hier il s'en fallut de peu que, par pénitence, vous ne me laissassiez prendre un baiser: vous résistâtes faiblement...Je sentis à mon trouble croissant que j'allais me perdre et je m'arrêtai. Ah! si du moins je l'eusse pu savourer à mon gré, ce baiser eut été mon dernier soupir, et je serais mort le plus heureux des hommes. De grâce, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes.

Non, il n'y en a pas un qui n'ait son danger jusqu'au plus puéril de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, et je ne sais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne qu'un tres-saillement me saisit; le jeu me donne la fièvre sur plutôt le délire: je ne vois, je ne sens plus rien; et dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi? (pp. 7-8)

Il est intéressant de noter dans ce long passage un autre trait caractéristique de l'érotisme de Saint-Preux, qui, bien qu'il ne fasse que l'effleurer, s'accroît par la suite: c'est le rapport qui existe, selon les psychologues, entre l'image érotique et la mort. D'ailleurs, on retrouve cet élément dans la deuxième missive qu'il adresse à Julie et qui exprime son regret d'avoir écrit la première:

Cent fois le jour, je suis tenté de me jeter à vos pieds, de les arroser de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage; mes genoux tremblent et n'osent fléchir; la parole expire sur mes lèvres... (p. 10)

Julie rompt enfin son silence en lui faisant parvenir deux billets très courts, l'engageant à ne pas s'éloigner mais à rester et à "faire plus", ce qui donne à supposer qu'elle l'invite peut-être au suicide; la réponse de Saint-Preux ne se fait pas attendre: "demain vous serez contente, et, quoi que vous en puissiez dire, j'aurai moins fait que partir". Le troisième billet de Julie révèle alors tout le trouble qui la fait passer du "vous" au "tu", puis retomber sans transition dans le vouvoiement: "Insensé! Si mes jours te sont chers, crains d'attenter aux tiens. Je suis obsédée...Attendez!". (p. 12)

La longue lettre qu'elle envoie immédiatement au jeune homme met définitivement fin au silence, aux froideurs, à la passivité qui n'avaient eu pour effet que de l'exalter davantage, et la voici qui se déclare à son tour, en des termes non moins véhéments que les siens:

Il faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortirait de mon coeur qu'avec la vie! La tienne en danger me l'arrache; il m'échappe, et l'honneur est perdu. (p. 12)

Malgré tous les reproches qu'elle lui adresse pour avoir ainsi cherché et réussi à la déshonorer en dépit de toutes ses résistances, il lui siéd mal, me semble-t-il, de l'accuser pratiquement de séduction puisqu'elle, tout comme lui, lui avoue:

Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens et ma raison; je le sentis du premier instant, et tes yeux...le rendent chaque jour plus mortel...de ce premier pas je me sens entraînée dans l'abîme, et tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira... Tout fomenté l'ardeur qui me dévore; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi; la nature entière semble être ta complice; tous mes efforts sont vains... (p. 13)

Ne s'agit-il pas là de la forme "normale" d'un érotisme particulier? Quoi qu'il en soit, toutes les manœuvres de Julie correspondent bien au jeu érotique d'une femme qui tend essentiellement à se faire désirer, à chercher dans le désir provoqué la source du sien. Cet érotisme qui, somme toute, sonne vrai, est singulièrement remarquable dans un siècle où la perversité, la sensualité polissonne et la banale galanterie étaient de règle, où ce qu'on appelle parfois l'amour-jeu, pratiqué dans les salons et les boudoirs, était roi.

Si Saint-Preux lui jure ensuite qu'il sera vertueux, il n'en reste pas moins homme et il se plaint:

Faut-il que vous embellissiez impunément, tandis que vous me méprisez? Faut-il qu'incessamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'ose approcher? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute espérance... (p. 22)

C'est à de bien curieuses tentations que Julie soumet alors son amant qu'elle sait si "combustible"; elle qui se veut respectée, lui donne rendez-vous dans un bosquet où il la trouve en compagnie de Claire à laquelle il doit donner un baiser:

Sans rien comprendre à ce mystère, j'embrassais cette charmante amie; et, toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux que les sensations ne sont rien que ce que le coeur les fait être. Mais que devins-je un moment après quand je sentis...la main me tremble...un doux frémissement...

ta bouche de rose...la bouche de Julie...se poser, se presser sur la mienne, et mon corps serré dans tes bras! Non, le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embrasser. Toutes les parties de moi-même se rassemblèrent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhalait avec nos soupirs de nos lèvres brûlantes, et mon coeur se mourait sous le poids de la volupté, quand tout à coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, et tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, et mon bonheur ne fut qu'un éclair. (p. 38)

Cette scène audacieuse que Saint-Preux décrit à son amante, prise elle-même à son propre piège, montre bien le déferlement brutal parce qu'inconnu d'une force quasi divine, presque insoutenable, ineffaçable, dans un ordre si différent, si éloigné de celui qui préside, à l'époque, aux jeux équivoques dans lesquels un plaisir fruste et une vaine galanterie seuls cherchent à s'assouvir. Il est certain que loin d'être un épisode scabreux ce passage érotique par excellence confère à la passion un sens humain en restant dans les limites du naturel, en évitant de tomber dans le domaine du malsain aussi bien que de donner dans celui de la prudence.

Comme Saint-Preux l'a dit plus haut, son bonheur n'est que de courte durée et il est envahi d'un sombre sentiment de l'irréparable:

A peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur?...c'est un tourment horrible...Non, garde tes baisers, je ne les saurais supporter...ils sont trop âpres, trop pénétrants; ils percent, ils brûlent jusqu'à la moelle...ils me rendraient furieux. Un seul, un seul m'a jeté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne suis plus le même, et je ne te vois plus la même; mais je te sens et te touche sans cesse unie à mon sein comme tu fus un instant. O Julie! quelque sort que m'annonce un transport dont je ne suis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je suis, et je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds...ou dans tes bras. (pp. 38-39)

Bien vainement, pour se calmer, il voyage, mais dès son retour il retrouve Julie qui est à bout car son père reste intraitable et elle consent enfin à le recevoir dans son cabinet de toilette. Moments chargés d'érotisme, pour Saint-Preux qui l'y attend en s'écriant:

Que ce mystérieux séjour est charmant! Tout y flatte et nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il est plein de toi, et la flamme de mes desirs s'y répand sur tous tes vestiges: oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois... Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recèlent: cette coiffure légère...cet heureux fichu...ce déshabillé...ces mules...ce corps (corset) si délié qui touche et embrasse...quelle taille enchanteresse...au devant deux légers contours...O spectacle de volupté!...la baleine a cédé à la force de l'impression...Empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois! (pp. 121-122)

Si on le surprend ainsi, s'adonnant à une délectation digne d'un véritable voyeur et même d'un fétichiste, après la première nuit qu'il passe avec Julie, Saint-Preux mêle un chant de mort à celui de la volupté "..."mourons, la bien-aimée de mon coeur! Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé toutes les délices?". (p. 122)

Mais, chose étrange, la vertu n'attend pas longtemps pour reprendre ses droits puisque, dans la même lettre, il dit à sa maîtresse:

Mes sens abusaient mon âme grossière; je n'ai cherché qu'en eux le bien suprême, et j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étaient que le commencement des miens. O chef-d'oeuvre unique de la nature! divine Julie! possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine!...et je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirais une âme nouvelle. (p. 123)

Deux mois plus tard, la liaison prend fin, car on commence à jaser dans la petite ville; la séparation devient inévitable et c'est de Paris où il s'est exilé que Saint-Preux fait part à son amante de son incorrigible trouble, des transports renouvelés qui frisent la frénésie qu'il ressent quand il relit ses lettres:

En les relisant, je perds la raison, ma tête s'égaré dans un délire continuel, un feu dévorant me consume, mon sang s'allume et pétille, une

fureur me fait tressaillir. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein...Objet adoré, fille enchanteresse, source de délice et de volupté, comment, en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux?... Ah! viens...je la sens...Elle m'échappe, et je m'embrasse qu'une ombre...tu es trop belle et tu fus trop tendre pour mon faible coeur; il ne peut oublier ni ta beauté ni tes caresses! tes charmes triomphent de l'absence, ils me poursuivent partout...(pp. 220-221)

Cependant, lorsqu'il reçoit d'elle un portrait, il semble atteindre le paroxysme de l'érotisme:

Julie!...o ma Julie! le voile est déchiré...je te vois, je vois tes divins attraits! ma bouche et mon coeur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchissent...Dieux! Quels torrents de flammes mes avides regards puisent dans cet objet inattendu!...O Julie, s'il était vrai qu'il put transmettre à tes sens le délire et l'illusion des miens!...Ne sens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton sein, pressés, comprimés, accablés de mes ardents baisers? Ne te sens-tu pas embraser tout entière du feu de mes lèvres brûlantes? (p. 258)

Ce n'est pourtant pas la dernière fois que Saint-Preux se sent si complètement bouleversé, car il l'est en effet lorsqu'il retrouve Julie plusieurs années plus tard devenue Mme de Wolmar. A Meillerie, où elle l'accompagne, les lieux qu'il a jadis hantés ravivent ses souvenirs et c'est en vain qu'il tente de se contenir:

En les revoyant moi-même après si longtemps, j'éprouvais combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentiments violents dont on fut agité auprès d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence: "O Julie, éternel charme de mon coeur...Faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, et regretter le temps que j'y passais à gémir de ton absence?..." J'allais continuer; mais Julie, qui, me voyant m'approcher du bord (du lac), s'était effrayée et m'avait saisi la main, la serra sans mot dire en me regardant avec tendresse et retenant avec peine un soupir; puis tout à coup détournant la vue et me tirant par le bras: "Allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue; l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi." (pp. 502-503)

Un peu plus tard au cours de la promenade, seul quelques instants, avec ses pensées obsédantes, il est saisi d'une horrible tentation:

Mais se trouver auprès d'elle, mais la toucher, la voir, lui parler, l'aimer, l'adorer, et presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi; voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage qui m'agitaient par degrés jusqu'au désespoir...et, dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots... (p. 504)

Saint-Preux termine sa lettre en confiant à son ami anglais que ce fut le jour de sa vie où, sans exception, il a senti les émotions les plus vives. On peut se demander s'il s'agit toujours là d'érotisme. A en croire Georges Bataille, qui préfère une formule à une définition de ce phénomène, selon laquelle on peut dire qu'il est l'acceptation de la vie jusqu'au risque de la mort, si paradoxal que cela soit, la réponse doit être affirmative.⁸

Il existe donc un érotisme rousseauiste. Comme toutes les autres variétés de l'érotisme, on le trouve situé sur une sorte d'échelle ou de gamme que l'on peut aisément se représenter et qui illustre bien l'étendue du phénomène. En haut de cette échelle, on trouve l'adoration consciente du divin et le désir sexuel inconscient; en bas, la sexualité brute, le désir sexuel animal conscients et la perception inconsciente du divin. Pôles opposés, l'adoration et le désir liés forment une unité d'érotisme, mais les deux éléments restent autonomes, unité qui peut comporter parfois la bienveillance également. L'érotisme est la sexualité vécue entièrement ou partiellement sur le plan des images mentales, alors que le désir animal, point zéro de l'échelle, ne peut être éprouvé que sur celui des seules sensations. L'érotisme de Saint-Preux, de Rousseau, on l'a remarqué, est fait d'admiration et de reconnaissance naïves, éperduement sensuelles au niveau du visuel et de l'imaginatif, érotisme qui se heurte à l'impossibilité de garder Julie. Il n'accède pas comme elle, à travers l'éros, à l'agapé; le bien suprême pour lui reste la beauté, la bonté, la jouissance platonicienne. Son érotisme est éminemment humain en ce qu'il persiste jusqu'au seuil de la mort qui n'entraîne finalement que Julie: il est ingénieux du fait que la plus grande part du plaisir donné par des situations érotiques provient de ce qu'elles sont contraires aux codes moral et social établis, aux préjugés, à l'autorité et aux interdits. Enfin, selon C.-A. Fusil: "la sublime trouvaille de Jean-

Jacques est justement d'avoir mêlé à ces transports l'amour de la vertu, et l'élixir ainsi fabriqué pourrait se nommer l'érotisme vertueux!" (L'Anti-Rousseau, p. 102)

NOTES

¹Claude Elsen, Homo eroticus (Paris, Gallimard, 1953), pp. 16-17.

²Denis de Rougemont, Love in the Western World (New York, Pantheon Books Inc., 1956), pp. 213-216.

³Pierre Trahard, Les Maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle (Paris, Boivin et Cie, 1932), III, pp. 133-134.

⁴Jean-Jacques Rousseau, Oeuvres complètes: Les Confessions (Paris, Hachette, 1897), VIII, p. 181. Toutes les références à Les Confessions se rapportent à cette édition et seront indiquées désormais dans le texte.

⁵C.-A. Fusil, L'Anti-Rousseau (Paris, Plon, 1929), p. 62. Toutes les références à L'Anti-Rousseau se rapportent à cette édition et seront indiquées désormais dans le texte.

⁶Victor Margueritte, Jean-Jacques et l'amour (Paris, Flammarion, 1926), p. ix.

⁷Jean-Jacques Rousseau, Julie ou la Nouvelle Héloïse (Paris, Garnier, 1960), pp. 6-7. Toutes les références à la Nouvelle Héloïse se rapportent à cette édition et seront indiquées désormais dans le texte.

⁸Georges Bataille, Death and Sensuality; A Study of Eroticism (New York, Walker & Co., 1962), p. 11.

Roger M. Siau

Blanc et Juste

Je dors et je meurs un cauchemar incroyable
serpents noirs m'enveloppant
étouffant mon souffle déflant ma loi
sifflant criant blasphémant
me crachant à la figure moi qui les soutiens
moi qui tiens leurs vies dans ma main
comme les cordes d'une marionnette
qui paye leurs gages et pourvoit
leur nourriture gîte et habit
Qu'ai-je fait ô Dieu?
mérite-jé ceci?
... ah horreur vous êtes noir aussi!

J. Crivelli

sculpture de Mme Dorothy Robbins

